

première ligne

RÉDUIRE LES RISQUES LIÉS AUX CONSOMMATIONS DE DROGUES

Édito

Martine Baudin
DIRECTRICE

«C'est de l'homme que nous avons à parler» l'homme dans une dimension globale, et pas uniquement focalisée sur sa consommation de psychotropes.

L'apprivoiser, le connaître, le comprendre... notre accueil quotidien a toujours eu la volonté de ne pas réduire le consommateur à sa consommation exclusivement. Si cet accueil a eu des éléments de succès et a répondu à des besoins spécifiques de prévention et de réduction des risques liés à l'usage de drogues, le tissage de lien avec cette population n'a été possible que parce que nous avons désiré et défendu un accueil libre et ouvert sur l'humain, dans toutes ses facettes, complexes mais passionnantes à découvrir.

Dans ce nouveau numéro, nous vous proposons donc des lectures qui nous permettent une nouvelle fois de réaffirmer l'urgence de donner une place à chaque individu au sein de notre société, de notre cité.

Un premier article vous permettra de revisiter quelques philosophes qui ont tenté d'analyser les besoins mêmes des individus dans leurs tentatives de liens entre eux.

Puis, l'être humain toujours, avec plusieurs usagers et usagères de drogues qui ont accepté de raconter ou d'écrire des bouts de leur vie. Brutes, authentiques, leurs paroles ne mentent pas.

Enfin, la relation entre parents et enfants sera également présente, avec un regard de thérapeutes et le cri d'une mère pour sa fille consommatrice qui, pour son avenir, n'a qu'une envie «que sa fille soit heureuse».



Vices et vertus de la solitude

Éclairage L'être humain est-il fait pour vivre seul ? Doit-il nécessairement être en lien ? Ces deux questions sont au cœur d'une vie pour tout être humain.

Regard philosophique.

Sita Pottacheruva
PHILOSOPHE

«Ne tirez pas sur le pianiste... Et dans ce monde à la dérive Son chant demeure et dit tout haut Qu'il y a d'autres choix pour vivre Que dans la jungle ou dans le zoo.»¹

Ces paroles de Jean Ferrat sont un cri d'une actualité sociale prégnante, une demande de respect inconditionnel quant au choix de son mode de vie.

Force est de constater que ce cri s'inscrit dans notre temps, lorsque nous observons que, malgré les progrès dans presque tous les domaines, la vie des citoyens est devenue paradoxalement plus précaire et difficile. La pénibilité des conditions de travail, le plafonnement des salaires avec une augmentation croissante du coût de la vie, le travail temporaire ou sur appel n'en sont que quelques exemples, dont le signe le plus grave est probablement le climat de suspicion qui entoure les personnes malades, en accident ou en incapacité de travail.

Une telle évolution peut faire penser que peut-être l'homme n'est pas fait pour socialiser et qu'il vau-

drait mieux que chacun vive «isolément». Est-ce possible d'un point de vue philosophique ? Bien que les philosophes partent de présupposés variés, allant d'une forme d'individualisme, comme pour les libéraux modernes, à une sociabilité inhérente à la condition humaine comme Aristote le souligne : «(...) l'homme est par nature un animal politique, et que celui qui est hors cité, naturellement bien sûr et non par le hasard, est soit un être dégradé, soit un être surhumain (...)»², tous développent une pensée où, d'une façon ou d'une autre, l'homme doit composer avec un groupe social.

Aristote est peut-être le plus tranchant quant à la condition sociale de l'homme. La nécessité d'un regroupement est pour lui d'abord naturelle, au sens biologique du terme, puisque l'homme et la femme se réunissent pour procréer. La famille est donc le premier noyau social, microcosme représentant pour l'auteur des «Politiques» le reflet du futur village, et par extension de la future cité. Mais, si ce regroupement des êtres humains entre eux est génétiquement nécessaire, le fait que les familles se réunissent en villages, puis en cités, ne peut prendre sens

que s'il est téléologique, en l'occurrence dans le but du bonheur. Les hommes se regroupent par nécessité naturelle et s'ils restent ensemble, c'est dans le but du bonheur.

Avec les contractualistes, les auteurs partent certes de constats divergents mais rejoignent quelque peu la pensée d'Aristote. Notre philosophe genevois des Lumières, Rousseau, part d'une hypothèse théorique de travail dans le «Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes» qui est celle d'un homme à l'état de nature comme robuste, autonome et surtout, seul : «Je le vois se rassasiant sous un chêne, se désaltérant au premier ruisseau, trouvant son lit au pied du même arbre qui lui a fourni son repas, et voilà ses besoins satisfaits.»³

C'est en devenant sociable, que l'homme devient faible, craintif, rampant⁴, autrement dit pour Rousseau, la sociabilisation dénature et pervertit l'homme. De ce constat, l'auteur conclut par la suite dans «Du contrat social», que seule une forme d'association qui protège la personne et ses biens de la force commune du groupe permettrait de préserver une part de sa liberté : en se donnant à tous, l'homme ne se

donne à personne, car chacun renonce à une part de sa liberté pour le bien commun qui est précisément de protéger sa propre liberté. C'est le fondement du contrat social rousseauiste, élément précurseur de la démocratie.

Cette généalogie sociale de l'homme part donc d'un point de vue originel où l'homme par nature est inséré dans un milieu naturel, autosuffisant, et seul. Il est nécessaire de rappeler que ceci est une hypothèse de travail, comme l'auteur ne cesse de le souligner, et non pas une réalité historique. En ce sens, il rejoint Aristote dans la perspective d'une sociabilisation inéluctable et inhérente à la condition humaine. Rousseau par contre s'oppose à un autre philosophe contractualiste, Hobbes.

Pour Hobbes, l'homme par nature est soumis à ses appétits et à ses vices et donc est perpétuellement en train de se défendre lui et son territoire : homo homini lupus⁵. Le groupe social ne peut alors se maintenir que dans l'oppression d'un maître puissant, Le Léviathan, qui contrôle, réprime et régule cette agressivité individuelle et collective.

Suite en page 3

première ligne
ASSOCIATION GENEVOISE DE
RÉDUCTION DES RISQUES
LIÉS AUX DROGUES6, rue de la Pépinière
1201 Genève
www.premiereligne.ch
T. 022 748 28 78
BCG compte K 3279.09.07

Tirage 4'000 ex. - Paraît 3 x par année

Éditeur responsable Martine Baudin
Coordination Virginie Monnet
Graphisme Alexandre Bergerioux
Illustrations Wazem
Ont également contribué à ce numéro
Gersende Bruchet, Jean-Louis Nicou,
Jean-Julien Rappo, Sita Pottacheruva,
Philip Nielsen, Eva Wark et Sandra
Privet.Retrouvez toutes nos
publications sur

www.premiereligne.ch

Paroles de femmes

Témoignages Les consommateurs de drogues sont majoritairement des hommes et pourtant, depuis toujours, Première ligne rencontre aussi des femmes. Public méconnu se trouvant dans une grande vulnérabilité sociale, sanitaire et psychologique, nous avons souhaité leur donner la parole pour tenter de comprendre une partie de leur réalité dans ce milieu.

PROPOS RECUEILLIS PAR
Gersende Bruchet

Comment subvenez-vous à vos besoins de consommation ?

IRIS: Avant, je travaillais. Cela fait six mois que je ne travaille plus, mais avant, je pouvais me débrouiller, j'arrivais à tourner. La moitié du temps, je revendais, j'achetais et je revendais pour récupérer un peu d'argent. Maintenant, c'est un peu plus compliqué. À partir du moment où j'achète, j'essaie aussi de revendre un petit peu à côté, comme tout le monde. Ceux qui vendent en gros m'ont déjà proposé de coucher avec eux ou de faire d'autres choses en échange de paquets. Mais j'ai toujours refusé parce qu'il y a des barrières à mettre quand même aussi! Il ne faut pas aller trop loin! C'est une question de respect, sinon après on se respecte plus... et on n'a plus de limite!

LANA: Quand tu commences à taper dans la coke, le problème c'est que quand tu n'as pas trop de tunes, les «blacks» le savent et ils te proposent du «cul» contre une boulette, voire même contre une demi-dose. Personnellement, je trouve dégradant de se faire proposer ça ... même pour un demi-gramme. Moi, ça m'est rarement arrivé, seulement dans les moments où j'étais bien au fond de la vague, malheureusement!

Psychologiquement c'est dur, parce que sur le moment tu t'en fiche mais après, quand tu réfléchis à ce que t'as fait et

pourquoi tu l'as fait... Cela m'a quand même minée, j'ai trouvé que j'étais tombée bien bas! Après, j'ai fait la manche tous les jours. Pour ne rien demander à personne, pas un service, même pas de m'avancer un paquet ou quoique ce soit; je faisais ma manche et tant que je n'avais pas mon argent je continuais. Et après seulement j'allais chercher mes produits!

JOY: Moi, je suis à l'Al. Quand je n'ai plus assez d'argent, je vais au Boulevard Helvétique, comme tout le monde quoi! Enfin comme un certain nombre de consommatrices, mais ce n'est pas de gaieté de cœur! Je fais le Boulevard Helvétique en moyenne deux fois par semaine. Mais je n'y vais pas uniquement pour m'acheter de la dope, j'y vais aussi pour m'acheter à bouffer, pour m'acheter des fringues, pour les clopes. C'est un peu pour tout. Je n'en ai rien à «foutre» d'aller là-bas. Parce que moi, les mecs, je les utilise. Je profite d'eux, eux ils profitent de moi, c'est un échange de service! La première fois que je me suis prostituée j'avais seize ans. Quand on me l'a proposé, j'étais en foyer. Cent balles qui tombent, c'est quand même un billet. Je n'ai pas cherché à y aller, on m'a proposé j'ai dit oui, après point barre.

STELLA: Comme beaucoup de filles malheureusement consommatrices on m'a «foutu» sur le trottoir. On m'a bien eue en fait! Par amour, j'étais aveugle. J'avais quinze ans, j'ai rencontré un mec, mon premier mec et puis il s'est fait mettre en prison. Suite à ça,

son beau-frère qui m'a dit «il faut payer l'avocat, donc si tu te prostitues, on pourra payer l'avocat». C'est comme ça que j'ai commencé. Un bon matin, en voyant deux kilos de shit sur la table, je me suis dit «ah, ben non, ce n'est pas pour l'avocat!» Et quand j'ai compris que je pouvais le faire seule, je me suis taillée et j'ai continué.

Mais ce qui est bien, c'est que personne ne me juge parce que je n'ai jamais caché ce que je faisais. Je marche la tête haute, j'assume! Là, j'ai rencontré un garçon qui ne consomme pas d'héroïne. Le seul extra qu'il fait, c'est la coke, mais de manière festive en sniff. C'est lui qui m'achète ma méthadone. Mais c'est vrai que je ne fais pas ça que pour ça! Même si je n'ai pas de sous dans les poches le lendemain, j'envoie un petit peu de sous à ma fille.

Quel regard portent les hommes sur vous dans ce milieu ?

IRIS: Je sais que pour certaines filles c'est assez compliqué! Mais pour moi ça va en général, les garçons sont assez cool avec moi. On peut s'arranger, on s'échange du produit, on s'avance, on se rembourse. Jamais d'autres échanges. Ils commencent à me connaître, ils savent comment je suis! J'ai ma vie privée à côté. Tout ce qui est dans le milieu de la consommation, c'est différent. Je ne mélange pas. Quand je suis en galère, comme j'ai un traitement, si je n'ai pas de poudre je prends ma méthadone!

Dans le milieu, il y a pas mal de gens qui te protègent aussi, donc si j'ai un problème, je ne risque rien! Il y a quelques jours, j'ai eu un souci avec une fille, elle est venue m'embrouiller dans la rue. Elle a commencé à vouloir me taper dessus, à vouloir me voler mon sac, là je ne me suis pas laissée faire! Deux minutes après, il y en a plein qui sont arrivés et qui se sont mis entre nous. Ils lui ont dit «dégage, tu la touches pas!» et ils m'ont dit «t'inquiète pas ça va aller!»

LANA: Il y en a qui n'en ont rien à taper, et d'autres qui vont essayer de te faire les yeux doux, parce qu'ils voient que tu arrives à faire ton petit bonhomme de chemin. Donc, «si elle y arrive pour elle, elle y arrivera pour deux!» Quand je sortais avec XX, pendant que j'allais faire la manche, lui,

il était tranquille à la maison. Quand je rentrais, il me demandait de vider mes poches; voilà, lui, il avait rien glandé tout allait bien! Quand j'étais avec YY, il venait avec moi. Mais s'il arrivait à avoir du produit, il le gardait pour lui! Alors que moi, «bonne poire», quand j'avais du produit, je partageais avec lui! Quand j'ai commencé à voir que ces mecs profitaient de moi, j'ai commencé à fermer les robinets et c'est parti en «couilles», on s'est séparé. Donc, c'était bien la preuve qu'ils étaient avec moi juste pour la came. Que ce soit par un moyen ou un autre, les mecs ont tendance à vouloir profiter des filles. Ça, c'est clair. De toute façon, c'est un monde de requins!

JOY: J'ai de très bons copains que j'aime beaucoup. J'ai une très bonne relation tant que le

gars me respecte, qu'il ne me parle pas n'importe comment! Disons que je vais voir jusqu'où il va être respectueux. Et s'il ne l'est pas, il va ramasser verbalement ou s'il est trop irrespectueux, je lui mets une claque! Il ne faut pas non plus qu'il fasse du mal à mes amies et que ce ne soit pas justifié. Même à moi en fait, on m'a fait du mal gratuitement, ce n'était pas justifié et j'ai été blessée ... Mais ce n'est pas arrivé depuis longtemps, parce que j'aboie fort!

STELLA: Je n'ai jamais caché que je faisais ça dans la rue. Aux Pâquis, c'est clair que les «blacks» te courent après. Ça m'est arrivé de coucher avec un «black» pour une boulette de coke. Mais c'est tellement humiliant que je préfère faire mon argent et payer le mec! Mais il y a quand même des services de temps en temps.

À lire et à découvrir

Un mémoire de fin d'études

Parent(s) et «enfant toxicomane»: quel lien? le vécu des interactions familiales entre une personne toxico-dépendante et ses parents.

Travail effectué dans le cadre de la formation HES, présenté par Bühler Pauline, volée PT03, service social, Genève: Haute Ecole de Travail social, 2008.

Deux films

Le refuge de François Ozon, 2009, avec Isabelle Carré

Mousse et Louis sont jeunes, beaux et riches, ils s'aiment. Mais la drogue a envahi toute leur vie. Un jour, c'est l'overdose et Louis meurt. Mousse survit, mais elle apprend qu'elle est enceinte. Perdue, elle s'enfuit dans une maison loin de Paris. Quelques mois plus tard, le frère de Louis la rejoint dans son refuge.

Mon fils cet inconnu de Caroline Huppert, 2004, avec Christophe Malavoy

Juge pour enfants, Marc Chambon vient de mettre sur pied un nouveau modèle de stage parental. Son but: favoriser la réinsertion des mineurs délinquants par le biais de l'éducation des parents. Par ailleurs, Marc doit aussi être présent pour sa femme, Laurence, et attentif pour ses deux enfants, Agathe âgée de onze ans et Julien, qui en a dix-sept... Mais ce dernier consomme de l'héroïne et, lorsque Laurence et Marc s'en aperçoivent, c'est le drame. Une grande vigilance s'impose, beaucoup d'amour aussi, mais Julien continue de se droguer en compagnie de Chloé, sa petite amie. Marc décide alors d'utiliser les grands moyens ...

Un ouvrage

Jours toxiques de Roxana Robinson, Editions Buchet-Chastel, septembre 2010, 583 pages, traduit de l'américain par Julie Sibony.

Cet été-là, Julia Lambert, professeur d'art à New York et artiste peintre, accueille ses parents dans sa petite maison vétuste du Maine, au bord de l'Atlantique. Elle tient à s'occuper de son père, un ancien neurochirurgien autoritaire, et de sa mère, toujours heureuse et stoïque, qui perd inexorablement la mémoire. Quand Julia apprend de Steven, son fils aîné, que Jack, son cadet, se drogue à l'héroïne, elle s'effondre. Héroïne. Le mot résonne avec incrédulité et angoisse dans cette famille cultivée, tolérante et sans histoire de la bourgeoisie américaine, et rend toxiques ces jours de vacances. Julia met tout en oeuvre pour arracher son fils, esclave du velours noir que l'enfer de ses veines réclame goulument, au danger et à une mort certaine. Elle rassemble autour de lui, pour une improbable médiation, outre ses parents et Steven, Wendell, son ex-mari, Harriet, sa soeur complexée, et Ralph, un ancien héroïnomanie devenu spécialiste de la désintoxication. Mais en s'invitant avec fracas au coeur d'une famille confrontée pour la première fois à l'addiction, l'héroïne convie aussi le blâme, la rage, la honte, les regrets et ravive d'intimes blessures. La tragédie de Jack fera voler en éclats les non-dits du cercle familial et révélera les failles de chacun sous les apparences du bonheur. Et s'il est vrai que le bonheur a un prix, pourquoi Jack serait-il le seul à en payer le lourd tribut?

Brèves

TROISIÈME COLLOQUE INTERNATIONAL FRANCOPHONE SUR LE TRAITEMENT DE LA DÉPENDANCE AUX OPIOÏDES

18-19 octobre 2012, Genève
www.TD03.org

En matière de dépendance aux opioïdes, comment conjuguer les développements cliniques et scientifiques, les enjeux éthiques et les obligations de l'État liées aux Droits humains et au Droit de la Santé?

Cette 3^e édition offrira une plateforme interdisciplinaire alliant descriptions de pratiques et communications scientifiques.

UNE NOUVELLE DROGUE DÉTECTÉE QUASIMENT CHAQUE SEMAINE EN EUROPE

En 2011, 49 nouvelles substances psychoactives ont été notifiées par le système d'alerte rapide de l'Union Européenne, soit le nombre de substances le plus élevé jamais signalé en une seule année constatent l'Observatoire européen des drogues et des toxicomanies (OEDT) et l'agence Europol dans un rapport commun. «La rapidité de l'apparition des nouvelles drogues sur le marché défie les procédures établies pour surveiller la consommation de nouvelles substances psychoactives, trouver des réponses et assurer un contrôle», soulignent

l'OEDT et Europol dans un rapport annuel. Cette tendance à la hausse est en partie imputable à l'amélioration des capacités des systèmes nationaux d'alerte. «Tous les nouveaux composés signalés en 2011 étaient d'origine synthétique», note le rapport. Les deux tiers émanant de deux grands groupes de produits: les cannabinoïdes de synthèses (23 substances) et les cathinones de synthèse (8 substances).

Du côté de Genève, de l'action Nuit blanche? en particulier, l'un des chantiers de travail actuel est d'améliorer les connaissances nationales et le système d'alerte sur les produits qui circulent dans les milieux festifs.

Les usagers du Quai 9 prennent la plume

Témoignages Trois consommateurs de drogues ont accepté d'écrire quelques lignes sur leur quotidien ou leur pensée du jour.

« Actuellement, je loge à Troinex où je loue une chambre dans une villa. Ma logeuse est une dame âgée de 78 ans. Il y a aussi deux autres locataires. J'entretiens de très bons rapports avec tout le monde.

Mon réseau de soins est composé de la Fondation Phénix pour le traitement de substitution ainsi que les entretiens avec ma psychologue et de «L'Entr'acte» (association ARGOS) où je vais presque tous les jours dans le but d'avoir un coaching par des éducateurs. J'y rencontre aussi d'autres personnes avec lesquelles nous organisons parfois des activités sportives ou culturelles.

En juin, je vais participer à un tournoi de volley et je vais donc m'entraîner tous les mardis. Je participe à des activités qui me tiennent à cœur dans le but d'éviter des consos de coke. Mais il arrive que mes consos prennent le dessus sur mon programme.

À ce moment-là, je ne me sens pas bien, car je sais que lorsque je lâche les choses pour la coke, ça ne sent pas très bon pour moi.

Je souffre aussi du manque de relation avec ma famille proche et en particulier avec mon frère. Professionnellement, je ne travaille pas et il est très difficile de ne pas consommer lorsqu'on a beaucoup de temps libre.

Honnêtement, je trouve encore beaucoup de plaisir dans la conso, mais les conséquences sont de plus en plus difficiles à supporter. »

« Le lundi, je me rends chez le médecin, fébrilement, le pas lourd et avec ce froid intérieur que tous les accros ressentent quand ils sont en phase de manque. J'avais pris toute ma méthadone le samedi. Après, je repasse chez moi. J'ai la chance d'avoir un petit appart que ma maman me permet d'utiliser, sous conditions évidemment, mais cela n'a pas de prix. Alors, je m'y tiens à carreaux.

Il est 9 heures, je m'en vais faire mon job pour l'association Première ligne au bâtiment du Quai 9. Plutôt sympa ce boulot. Il me cadre et me permet de réfléchir à mon futur. Ce job me prend deux heures, quatre à cinq fois par semaine. Le mercredi, je vois ma mam's au resto de M Park à Carouge pour discuter de ce qu'il y a à faire le week-end dans sa maison de campagne en France voisine. Le reste de la semaine, je vais me promener et voir mes deux ou trois amis qui ne me jugent pas comme la moitié des autres qui se considéraient comme mes amis ou plutôt copains. Par contre, eux ne se gênent pas de se faire des traits de coke à tire-larigot dans les soirées hype entre potes et de me traiter de gros junky... Des fois, je me demande ce que ces cons ont dans le cerveau. Ils se bourrent la gueule, prennent de la coke mais ne sont pas du tout des junkies... ?!

Bref, j'aime la campagne avec les poules de ma maman, mes chats et mon chien, le jardin. Il y a toujours du travail à faire pour entretenir une maison et son jardin avec une pe-

Ce sont nos liens avec les gens que l'on consomme sans modération !



tite mare pleine de poissons et de crapauds.

Et lorsque je reviens le lundi, j'ai tellement de choses à faire administrativement que j'ai parfois vite le blues et envie de tout envoyer balader. Mais, je m'efforce de tenir et d'en parler aux gens qui me

soutiennent. Entre l'Hospice général et mon référent qui est aussi mon médecin généraliste, ainsi que les gens de l'association du Quai 9. Malgré tout, j'ai toujours eu plein de rêves et d'idées pour l'avenir, donc je touche du bois pour l'instant.

Ma philosophie : regarder en avant, toujours en avant... Je ne supporte pas d'attendre le tram. Je préfère marcher jusqu'au prochain arrêt, quitte à le rater.

Depuis toujours, j'ai du mal à rester en place, perdre du temps.

Je préfère dormir, au moins, je sais qu'en dormant on ne fait pas rien, on régénère ses cellules ! »

« Ce qui est le plus dur quand les gens meurent, c'est de ne plus les voir.

Cette personne tant aimée, ne plus la toucher, ne plus lui parler, rire, faire des activités ensemble. Durant l'année 2009, le Quai 9 a subi beaucoup de pertes humaines. On les connaissait tous. Comme par hasard, c'étaient les plus gentils, les plus aimables.

Des liens venaient de se tisser et se sont rompus d'un coup, laissant la mort prendre place. Pourquoi ? C'est le médecin légiste qui le dira, tous avaient une raison de mourir. Tous vivaient dans la précarité, dans la rue ou chez un copain. Ils nous manquent et tous les jours nous pensons à eux.

Est-ce que cela a servi de leçon à certain ? On ne le sait pas, il ne me semble pas après avoir parlé à quelques-uns

Est-ce que leur mort a servi à quelque chose ? Non. C'est la fatalité, cela ne nous arrivera pas à nous, pensent-ils

Est-ce que cela a diminué la consommation de quelques-uns ? Non. C'est toujours la même chose. Pourtant, l'ambulance n'est pas souvent appelée, le Quai 9 ferme moins souvent pour cause d'overdose en cette année 2012.

Il y a un mieux quand même. La mort de ces personnes a servi à quelque chose même si cela ne se remarque pas en première ligne. »

Suite de la page 1

Rousseau critique cette vision de l'homme dans le Discours, car Hobbes attribue des passions à l'homme à l'état de nature qui ressortent, pour Rousseau, de passions issues de la société, donc d'un état qui n'est pas celui de l'état de nature, mais l'état social. Pour l'auteur du Discours, l'homme par nature est en fait amoral, ou pré-moral, car la moralité ne peut être issue que d'une première socialisation. Malgré le reproche de Rousseau à Hobbes, il est intéressant pour notre propos de constater qu'avec Hobbes, même si l'état de nature de l'homme est soumis à une inévitable agressivité, une issue serait effectivement alors une solitude protectrice pour l'individu.

Cette violence intrinsèque a été aussi reprise par Freud

dans «Le malaise dans la culture» publié en 1930.

Dans sa perspective psychanalytique, Freud fait un parallèle entre la deuxième topique psychique du ça, du moi et du surmoi et la structure sociale. Autant le surmoi individuel permet la régulation des pulsions en générant la culpabilité et la conscience morale, autant la culture dans la société serait une sorte de surmoi collectif nécessaire à la régulation des pulsions du corpus social. Toute la difficulté serait le «bon dosage» pour ainsi dire, de cette culture, ni trop répressive, ni trop laxiste. La violence et l'agressivité sont centrales dans la perspective psychanalytique, mais ne nécessitent pas pour autant que l'individu s'isole du groupe social. La

famille est aussi pour Freud le premier pas de socialisation sur laquelle s'appuie ensuite l'ensemble de la société.

Chez les libertariens contemporains, mouvement de philosophie politique prônant la liberté individuelle comme droit naturel dont un Robert Nozick ou un Vallentyne sont les premières figures marquantes, l'autonomie de l'individu est essentielle et est un droit premier. Ceci a pour conséquence que l'État doit s'impliquer de façon minimale autour de l'individu. C'est une perspective atomiste où la société n'est qu'un regroupement d'individus qui sont comme juxtaposés». Thatcher l'a exprimé en ces termes : «la société n'existe pas, il n'y a que des individus.» Ceci semble

quelque peu renversant, mais si nous mettons en lien cette manière d'appréhender le groupe social avec l'homo economicus, elle devient plus concrète. Car s'il est bien un domaine où le terme de «société» perd complètement son sens, il s'agit bien de l'économie, où la société n'est plus qu'un marché dans lequel chaque individu ne tend qu'à maximiser le plus grand bien pour lui-même.

À la question initiale : «L'être humain doit-il nécessairement être en lien?» nous pouvons relever avec le panel réduit des philosophes abordés, que pour Aristote et Freud, la nécessité de la socialisation est une part inhérente à la condition humaine. Pour Rousseau, nous pouvons modérer le propos tout en rele-

vant que son homme à l'état de nature seul et autosuffisant n'est qu'une hypothèse de travail et que pour Hobbes, dans un groupe social voué à la violence, une issue protectrice pour l'individu serait de s'isoler pour survivre. «Nécessairement» est probablement le terme le plus équivoque de cette question.

En effet, il a toujours existé des ermites, ou simplement des individus (parfois philosophes...) qui ont fait le choix de vivre isolément. En revanche, dès qu'il s'agit de la famille et de la société, force est de constater que la philosophie politique ne cesse de chercher des bases sur lesquelles la société pourrait fonctionner en protégeant des valeurs en quelque sorte humanistes.

Dans un monde de plus en plus voué au marché économique, à la virtualité, à une vitesse de productivité dés-humanisante, un retour à certaines valeurs morales devient évident. C'est donc par une question, somme toute simple et centrale comme toute bonne question philosophique, de Jean-Marie Meilland que nous pouvons ouvrir le débat actuel nécessaire : «Comment une société doit-elle vivre pour que la vie soit digne d'être vécue ? »⁶.

¹ FERRAT Jean; album «Ferrat 91».

² ARISTOTE: «Les politiques», éditions Garnier-Flammarion, Paris, 1993, p. 90.

³ ROUSSEAU: «Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes», éditions Gallimard, Paris, 1969, p. 65.

⁴ ROUSSEAU; op. cit; p. 69.

⁵ «L'homme est un loup pour l'homme».

⁶ MEILLAND Jean-Marie: «Politique pour le bonheur», à la Rue du Chemin de Fer, 2010, p. 312.

Face à face familial

Réflexion Les parents confrontés à la consommation de drogues de leur enfant : risques, protections et ressources.

Philip Nielsen, Eva Wark, Sandra Privat

Il est un fait entendu : le domaine de traitement des abus et des dépendances aux substances est un champ particulièrement difficile.

Une première difficulté provient de la complexité de la problématique de dépendance qui est composée de différentes facettes ; biologique, psychologique, relationnelle et enfin sociale. Il ne semble pas y avoir de prédominance d'une facette sur les autres. Elles semblent s'influencer mutuellement dans des interactions très subtiles et peu connues à ce jour. Nous nous trouvons donc devant une problématique qui ne permet qu'une compréhension partielle. Or, devant les enjeux de crise et d'urgence que posent les consommations excessives de nos enfants, nous demandons souvent des réponses simples et évidentes pour soulager le stress et l'angoisse.

Un deuxième élément de difficulté est le fait que ces comportements provoquent un choc entre enjeux relationnels fondamentaux en apparence inconciliables : la proclamation d'autonomie et d'individualité chez le jeune (qui revendique la liberté de consommer) est contrée par des élans de contrôle et de discipline du côté des adultes qui en ont la responsabilité. Dans certaines situations, les craintes de maladie et de mort se réveillent aussi. C'est dire si les enjeux activés ou plutôt

révélés par la consommation de psychotropes sont fondamentaux. Il en va de la vie. Et parfois de la survie. Lutte entre autonomie et limites, entre individualité et appartenance, entre plaisir et responsabilité, et parfois entre le risque de vivre et le risque de mourir.

Il y a enfin un troisième élément de difficulté : le « niveau sonore » des interlocuteurs qui viennent consulter. Ce qui, il faut bien le dire, est compréhensible compte tenu des enjeux. Un haut niveau sonore veut souvent dire haut niveau de surdité. On ne s'entend plus. Donc, on doit parler encore plus fort. Et ainsi de suite. Cette dynamique est terrible car l'issue est souvent connue d'avance : l'une des parties gagne au détriment de l'autre. C'est une situation de gagnant-perdant. Et ceci est insupportable dans un contexte familial car perdre c'est abdiquer sa position hiérarchique dans le cas des parents et c'est renoncer à son autonomie dans le cas du jeune. En vérité, nous nous trouvons donc devant une situation perdant-perdant.

Dynamique familiale

Pourquoi s'intéresser à la famille alors que c'est un jeune qui pose problème ? Cette question permet de dissiper un malentendu : ce n'est pas parce que nous souhaitons intégrer la famille dans un processus thérapeutique que nous pointons la famille comme cause du dysfonctionnement. Tant de parents nous ont dit : « C'est un comble ! Notre fils va mal et c'est nous

qui devons venir vous voir ! ». Alors pourquoi ? Parce que la famille est un formidable levier de changement à l'égard du jeune. L'histoire familiale, le cadre éducatif entourant le jeune, la puissance des liens émotionnels, ainsi que la force des sentiments d'appartenance sont un réservoir impressionnant d'énergies de changement et de renouveau.

Un premier argument tout à fait pragmatique en réponse à la question du « pourquoi la famille » est celui du gain de temps. Ce sont les adultes qui portent la demande d'aide et l'inquiétude. Rares sont les jeunes qui consultent spontanément pour des questions de consommation. Notre premier interlocuteur est donc un adulte et la plupart du temps un parent. Alors mettons-nous d'ores et déjà au travail et nous gagnerons ainsi un temps précieux.

Lors d'un Café des parents, une mère s'était exclamée : « L'adolescence n'est pas une crise individuelle de l'ado, c'est une crise familiale ! » Nous partageons cet avis. L'adolescence est un processus initié et porté par le jeune qui nécessite un rééquilibrage du système familial dans son ensemble et au cœur duquel se trouvent le jeune et les parents. C'est un processus à deux centres, un peu comme l'ellipse est une forme géométrique à deux centres contrairement au cercle qui n'en possède qu'un.

Le processus d'autonomisation se trouve au cœur de l'adoles-

cence. Celui-ci ne se déroule jamais dans le vide : s'autonomiser n'est pas la même chose que grandir. Nous avons tous grandi. C'est un élan qui vient du dedans. C'est programmé. Il n'en va pas de même pour l'autonomisation. Ce n'est pas parce que l'on grandit que l'on devient plus autonome. Peut-être devient-on plus disposé à l'autonomie. D'ailleurs, cette poussée du corps provoque parfois même un recul dans le sens de la dépendance à l'égard des parents un temps durant. L'autonomie, au sens étymologique veut dire état de celui qui se gouverne lui-même. Ce processus renvoie donc à l'intégration des lois, des us et coutumes, des usages et valeurs. En bref, nous pourrions dire que nous rédigeons notre propre constitution, mais nous ne l'inventons pas de toute pièce. Nous le faisons en rapport avec ce qui est déjà existant, à partir de ce qui nous a été transmis. Par la culture, par l'école, par les amis. Mais avant tout par la famille. Elle est l'interlocuteur privilégié en face duquel le jeune se démarque. Elle est cet autre en face duquel le jeune devient progressivement lui-même.

Mais si ce processus se fige ou se bloque le jeune peut commencer à fabriquer des symptômes de pseudo autonomisation qui, eux, peuvent mener à une réelle dépendance. Prenant appui sur cette hypothèse, qui est largement développée dans la littérature, les parents peuvent aider à relancer ce processus d'autonomisation car, en se plaçant autrement sur l'échiquier relationnel de la famille – et en

particulier à l'égard du jeune en question – ils l'obligent à chercher une nouvelle position à son tour.

La norme ou l'affect ?

Doit-on être plus strict ou plus compréhensif vis-à-vis de notre enfant qui consomme ? Ce débat fait rage à l'intérieur de nombreuses familles qui nous consultent. L'un des parents est accusé d'être trop strict et pas assez à l'écoute tandis que l'autre est perçu comme trop émotif et laxiste, donc manipulable. L'un tente de renforcer la norme, l'autre tente de maintenir coûte que coûte le lien. Nous sommes sensibles à chacune des positions. De nombreuses recherches montrent que les deux parents ont raison ! Parmi les facteurs relationnels intra familiaux qui protègent le plus efficacement leur enfant de la dépendance aux drogues se trouvent côte à côte la supervision et la consistance normative des parents d'une part, d'autre part le lien émotionnel parent-enfant de proximité, de respect et d'amour.

Le drame dans les situations de surconsommation de drogues est que ces forces viennent non pas se compléter mais s'opposer. Chaque parent semble surcompenser l'excès de l'autre. L'un devient l'unique porteur de l'amour, l'autre l'unique représentant des normes et de la discipline. Cette polarisation affaiblit le tandem parental dans le jeu d'autonomisation.

Mais l'opportunité de changement se trouve justement ici : dès lors que les parents

peuvent nuancer un tant soit peu leur position propre – c'est-à-dire renforcer le pôle émotionnel pour le parent normatif et renforcer le pôle normatif pour le parent émotif – et soutenir l'autre parent devant l'enfant leur position mutuelle se renforce et permet la relance d'un processus plus positif. Leur autorité grandit et ensemble ils peuvent exiger plus de leur jeune tout en l'écoutant davantage. Lorsque ce rééquilibrage des dynamiques parentales coïncide avec une baisse de prises de produits chez le jeune (et il nous arrive de penser qu'il ne s'agit pas d'une simple coïncidence) la famille peut progressivement sortir du cercle vicieux dans lequel la surconsommation nourrit la radicalisation des positions parentales et ces dernières justifient, aux yeux du jeune, une partie de ses prises de produits. De nouvelles spirales émergent – vertueuses cette fois-ci – composées d'ingrédients plus nuancés et souples et entrant dans un jeu relationnel gagnant-gagnant.

Centre Adolescents et Jeunes Adultes, FONDATION PHENIX, 21 – 23 rue des Rois, 1204 Genève, tél : 022 404 02 30

Devenez membre et recevez notre journal

Montant de la cotisation
CHF 50.-
pour une personne physique
CHF 100.-
pour une personne morale

Vous pouvez également faire un don sur notre compte : Banque Cantonale de Genève K 3279.09.07
Plus d'infos sur www.premiereligne.ch

« Il ne faut jamais laisser tomber son enfant »

Témoignage Natacha est une femme de 57 ans qui s'est toujours battue et qui n'a jamais voulu baisser les bras face à Hélène, sa fille de 28 ans, consommatrice de drogues. Elle lance un cri de révolte, de douleur, d'espoir et de vie malgré tout.

PROPOS RECUEILLIS PAR
Martine Baudin

Raconter près de 10 ans d'une expérience de vie face à la consommation de drogues de sa fille est éprouvant. « Ma fille a commencé en milieu festif, et peu à peu, s'est tournée vers des drogues plus dures, mais je ne sais pas quand est-ce que cela a vraiment commencé ». Lors des visites familiales, ce sont des attitudes et une silhouette qui changent, qui ont été les premiers signes pour Natacha.

Avec son mari, elle ne veut pas se résoudre à imaginer une consommation de drogues. Il y aura des années « de flou », des années pour mettre en mots les malaises et les non-dits face à la consommation de psychotropes de sa fille. Natacha sait qu'Hélène souffre mais cette dernière ne veut pas en parler.

Lorsque sa fille vit dans la rue, Natacha n'a plus les mots pour exprimer sa douleur mais toujours elle refuse l'inacceptable. Durant des années, elle

cherche des solutions. Natacha téléphone plusieurs fois au centre de traitement de sa fille, mais celle-ci étant majeure, aucun renseignement ne lui est donné. « J'ai pétié les plombs, je voulais juste qu'on me dise qu'elle était vivante ». Elle aurait tout fait pour la sortir de là, elle imagine même la kidnapper pour l'emmener ailleurs... Pourtant, Natacha garde toujours une certaine ligne de conduite, elle ne lui donne pas d'argent et, jamais, elle n'ira chercher du produit pour sa fille.

Les mots sont parfois durs, emplis de rage entre Natacha et sa fille mais les liens, certes fragiles, ne sont définitivement complètement rompus. « J'ai tendu de nombreuses perches à ma fille, je veux lui donner un ancrage fort, avec des limites cependant ».

Entre deux séjours à la maison et des périodes de rue, Hélène loge dans des appartements. Natacha va faire les courses pour que sa fille puisse manger correctement. Lors d'une expulsion d'un

appartement, Natacha décrit un habitat d'un état de saleté invraisemblable.

Pendant des années, Hélène continue de se cacher, de rompre avec sa famille lorsqu'elle ne veut pas être vue dans un état des plus dégradés mais revient toujours vers celle-ci. Natacha pense que sa fille a intimement besoin de sa famille mais qu'elle choisit de la protéger de sa toxicomanie. Même si la rupture de lien est importante entre les deux, le frère d'Hélène a toujours été

présent. Une thérapie familiale est entreprise.

Aujourd'hui, depuis deux ans, Hélène est à la maison. Elle n'a aucune activité. Mais « elle a fait des petits pas, elle a changé ». Dans la famille, il y a des enfants en bas âge. Hélène aime et tient à ce lien. Natacha a souhaité faire confiance à sa fille, peu à peu, elle a « le droit » de les garder seule, elle a retrouvé la confiance de sa maman.

Et l'avenir ? « J'aimerais que ma fille soit heureuse ».